

retour le jeune homme tenant le livre ouvert entre ses mains et profondément absorbé par sa lecture.

J'approchai sans bruit. — Eh quoi, lui dis-je, lisez-vous donc le français ?

L'enfant tressaillit et voulut se lever; je le retins en posant doucement la main sur son bras.

— Pourquoi me fuyez-vous ainsi, mon jeune ami ? ne trouvez-vous donc l'air si méchant, ou ne faites-vous l'injure de me confondre avec ces gens-là ?

Il baissa les yeux en silence, puis me dit avec effort d'une voix basse :

— N'es-tu pas leur ami, ne te plais-tu pas avec eux ?

— Leur ami, non ; mais ils m'amusez quelquefois.

L'Américain tourna les yeux vers le livre.

— Et alors comment se fait-il que tu aimes ceci ?

— Il est certain, dis-je en riant, qu'il y a contradiction du moins apparente ; mais on peut conserver ses principes et fréquenter le monde; si l'on voulait ne se rapprocher que des bons, il faudrait se résoudre à vivre comme un ours.

— Pourquoi ne pas agir comme l'on pense ?

— Cela est plus difficile que vous ne croyez, mon cher quaker ; d'ailleurs, lorsqu'on veut connaître et étudier les hommes, il faut se mêler avec eux.

— A quoi bon, si l'on n'y devient pas meilleur ! Quand on descend parmi les méchants, ce ne doit être que pour les ramener au bien par son exemple. Mais si l'on est assez faible pour emprunter leur langage et leurs habitudes, on s'avilit inutilement.

— Et l'on se pervertit, n'est-ce pas, car l'on ne met pas le pied dans la fange sans se salir ?

Le jeune homme ne répondit pas, mais fit avec la tête un signe d'assentiment.

Je sentais intérieurement la justesse de ce reproche ; mais mon orgueil se refusa à en convenir.

— Tu ne prêches pas mal pour ton âge, mon petit ami, dis-je avec une nuance d'apprit ; mais j'ai bien peur que ce ne soit dans le désert, tu es tombé ici parmi les Philistins.

L'enfant se leva brusquement avec un mouvement de fierté dédaigneuse. En ce moment, don Manuel et Gabriel parurent sur le pont ; il s'arrêta à les considérer, puis se tournant vers moi :

— Non, me dit-il, je ne puis croire que tu sois de la même espèce que ces gens-là. Tu es moins méchant que tu ne veux le paraître. Tiens, lis encore, et repens-toi.

En achevant ces mots, il me rendit le livre et s'éloigna.

Je restai stupéfait de la sermon et de la manière dont elle m'arrivait. Tant d'aplomb dans la parole et tant de rectitude dans la pensée chez un aussi jeune homme, c'était vraiment chose merveilleuse ! — Allons, me dis-je, il paraît que ces Américains sont précoces en tout : ils sont marchands à dix ans, et font des sermons à quinze ; c'est sans doute le fruit de l'éducation religieuse et toute de moralité qu'ils reçoivent dès leurs plus jeunes ans. Satisfait de cette solution philosophique, je me rapprochai de ces messieurs, dont les propos échevelés me firent oublier les rigoristes recommandations du quaker.

C'est une étrange nature que la mienne, Etienne ! J'ai le goût du bien, l'enthousiasme de toutes les grandes choses, le sentiment

vil et intime de ce qui est beau, noble et délicat. Il ne passe pas dans l'air un souffle de tendresse et de générosité qui ne fasse vibrer profondément toutes les cordes de mon âme, et pourtant je n'ai point l'horreur des méchants ! Mon cœur ne nourrit point de fiel ; je suis tellement né sociable, j'ai un tel besoin de la sympathie des autres, que je e ois constamment trouver en eux la bienveillance que je ressens pour tous. L'idée la plus pénible pour moi serait d'avoir excité la haine de quelqu'un, car il n'est pas dans mes facultés de la rendre. Cette disposition m'eût été fatale, en m'entraînant dans plus d'une circonstance à une confiance dangereuse, à un abandon indiscret ou compromettant, si elle n'était heureusement tempérée par l'esprit d'orgueil et d'indépendance, et peut-être par une certaine dose de pénétration qu'a aiguisée l'expérience. En cette occasion, la lutte était douteuse dans mon esprit ; d'une part ma délicatesse, mes sentimens d'honneur étaient révoltés par la fréquentation d'une société aussi dépravée ; de l'autre la monotonie de l'existence de bord, les provocations de la conversation, une certaine curiosité, une soif de savoir, l'insatiable besoin d'un cerveau toujours en activité, l'insouciance du voyageur qui lie et rompt ses intimités avec la même facilité indifférente, me poussaient à accepter la familiarité de ces hommes avec qui partout ailleurs j'aurais refusé de frayer. D'ailleurs, ces entretiens avaient une saveur âpre et étrange qui ne déplaisait pas à mon esprit aventureux. Je les dirigeais habituellement sur les pays qu'ils avaient visités, et j'y recueillais des notions curieuses et nouvelles. Tommaso avait longtemps habité l'intérieur de l'Afrique, et en savait plus long que les frères Lander sur le cours du Niger et sur la mystérieuse Tombouctou, ce rêve éternel des géographes. Don Manuel possédait son Espagne par cœur, et racontait avec beaucoup de gaieté d'amusants détails de mœurs et les anecdotes piquantes ou scandaleuses de la cour. D'un autre côté, le commis-voyageur arrivait de Buenos-Ayres, avait traversé les Pampas et la Cordillère ; il est vrai que son imagination bougeait rarement du cercle étroit qui comprend le Palais-Royal et les boulevards jusqu'à la rue Montmartre ; mais parfois il avait des reminiscences involontaires des lieux où il avait passé qui ne manquaient pas d'originalité et d'intérêt.

Toutes ces considérations, de peu de valeur sans doute au point de vue de la moralité, l'emportaient, grâce à la philosophie peu scrupuleuse que la vie errante m'a obligé d'adopter. Tu me diras sans doute que c'est pousser l'éclectisme bien loin ; je me le disais aussi dans les moments de dégoût, et j'enviais la persévérante fermeté de cet enfant qui s'isolait au milieu de nous tous par la seule puissance de sa volonté. Je comprenais alors que la droiture du cœur n'est pas suffisante, et que pour la pratique du bien, il faut encore ces principes immuables qu'on suce dès l'enfance et auxquels on se rallie dans le danger comme à un drapeau au fort du combat.

Malgré moi, les paroles de l'Américain résonnaient à mon oreille. J'étais dépité contre l'ascendant de cette vertu plus forte que mon intelligence, contre ces principes plus justes que mon expérience. Par une espèce de bravado puérile, ce soir-là je m'obstinaï à causer et à rire plus haut et plus vivement que d'ordinaire. L'entretien fut plus animé, sinon plus cynique que de coutume, et se prolongea fort avant dans la nuit. Le temps était magnifique, le ciel rayonnant

d'étoiles, la brise languissait par intervalles dans l'air attiédi, et les voiles claquaient en retombant contre les vergues. Mes compagnons, insensibles au charme d'une telle nuit, ne tardèrent pas à se plonger dans l'atmosphère échauffée du rouffe pour se remettre au jeu et me laissèrent seul sur le pont. Alors je me couchai au pied du mât et me livrai avec bonheur aux suaves sensations que je sentais monter en moi. Qui ne s'est pas bercé de poésie, d'amour ou d'harmonie, sur les molles vagues de l'Océan, sous la voûte étincelante d'un ciel des tropiques, celui-là ignore l'une des plus ravissantes extases qu'il soit donné à l'homme de ressentir !

J'entendis un pas léger glisser derrière moi ; je tournai la tête : c'était Georges, le jeune Américain. Il ne me voyait pas, et son chapeau, un peu renversé en arrière, découvrait son visage éclairé en plein par le reflet de la lune qui montait pure à l'Orient. Les yeux de l'enfant étaient fixés sur l'astre dans une contemplation extatique. Soit prestige de la lumière nocturne, soit que réellement ses traits eussent emprunté aux sensations du moment un puissant caractère d'idéalité, ce visage, que je voyais nettement pour la première fois, me parut admirablement beau. Je demeurai pétrifié de surprise, osant à peine respirer. Il se tint quelques instans immobile, les yeux au ciel. Une bouffée subite de vent passa sur le navire et jeta le chapeau du jeune homme à quelques pas. Il se précipita pour le ramasser, mais je fus plus prompt ; en le lui rendant, je ne pus m'empêcher de passer la main sur les boucles soyeuses de ses cheveux châtain que le vent avait mis en désordre.

— Savez-vous, Georges, lui dis-je, que vous êtes joli comme une jeune fille.

George tressaillit et recula comme si une vipère l'eût touché.

— Vous ressemblez à votre mère, n'est-ce pas, lui dis-je !

— On le dit, mais je n'en suis rien, car je ne l'ai jamais connue.

— N'avez-vous déjà plus de mère, mon pauvre ami ! mais il vous reste un père !

— Oui, répondit-il tristement, c'est lui que je vais revoir, si toutefois il y consent.

— Êtes-vous donc brouillés ? Voyons, contez-moi cela ; traitez-moi en ami, je vous supplie. Quoique je sois votre aîné de bien des années, il y a quelque chose en vous qui me remue et m'attire. C'est un sentiment confus que je ne m'explique pas ; mais je voudrais que vous m'eussiez mis à l'épreuve pour comprendre à quel point je m'intéresse à vous et combien j'ai le désir de vous servir.

Ces paroles, prononcées avec un accent de bienveillance et de loyauté qui ne trompe jamais, parurent produire une vive impression sur le jeune garçon. Il fit un pas vers moi, et, tendant la main :

— Je ne me suis pas trop trompé, dit-il, tu es bien tel que je l'ai cru d'abord ; mais pourquoi te déguiser ainsi ?

— Ne parlons pas de moi, repris-je avec un peu d'impatience ; je suis une nature incomplète, un conflit de bons sentimens et d'imperfections, d'entraînemens généreux et de folles actions. Prenez-moi pour ce que je pourrais être, priez Dieu pour que je devienne meilleur, et qu'il n'en soit plus question.

— Quelle légèreté ! Et ne veux-tu rien faire toi-même pour cela ? Ton salut éternel, y penses-tu jamais ? Crois-tu donc que la vertu consiste uniquement à ne pas commettre de fautes !